

LE POISSON MORT

« LE POISSON MEURT MAIS NE SE VEND PAS »

GRATUIT - NUMÉRO 31 - DÉCEMBRE 2001

Édito

Voilà quelques temps déjà que souffle sur nos terres un vent de renouveau qui gonfle nos coeurs impétueux de son ardeur réformatrice. Qui saura ne pas succomber à cette irrésistible bise ? Qui, prêt à livrer une lutte sans espoir, osera relever le défi hardi du conservatisme ? Sûrement pas le millénaire, qui le premier céda au progrès en se franchissant lui-même il y a bientôt un an ; ni notre monnaie, qui renoncera dans deux semaines à sa forme actuelle, lui préférant celle désormais célèbre de l'« euro » ; ni l'*Ernest*, notre hebdomadaire favori, qui fit peau neuve la semaine dernière, en oubliant toutefois de changer de couleur ; ni encore *ParAgeS*, qui arbore depuis son dernier numéro une magnifique couverture imprimée en quadrichromie ; ni le petit Pot, qui depuis quelques mois se voit agrémenté de yogourths nature et de Frosties ; ni enfin les casiers des élèves qui, autrefois surmontés d'une étiquette blanche et fragile, sont maintenant repérés par des inscriptions jaunes protégées par de solides lamelles de verre.



Tout change, tout se transforme et, répondant aux exigences de cette inéluctable évolution, *Le Poisson Mort* se devait lui aussi de franchir le grand saut de la modernité : logos affinés, maquette retravaillée et repensée pour une plus grande lisibilité, illustrations plus nombreuses, etc. : nous n'avons pas hésité à utiliser les techniques les plus avancées pour vous offrir avec ce numéro un concentré de technologie mettant à profit les progrès les plus récents en matière de mise en page, d'impression et de pliage à la main. Et que ceux qui craignent que, cédant à la modernité, *Le Poisson Mort* ne perde son âme ou ne la vende au diable en échange de quelque vaine promesse, que ceux-là se rassurent : nous avons su, tout en tirant bénéfice de ces progrès technologiques, garder vivace la tradition millénaire de notre savoir-faire ancestral perpétuée depuis l'an 2000 sous l'égide de Maître Ritz, père fondateur et bon-vivant légendaire.

Exclusif !

Dans ce numéro, le *Poisson Mort* vous livre les secrets de fabrication de l'*Ernest*, le journal le plus protégé de la planète. Depuis sa création il y a plus de dix-huit ans, l'*Ernest* a toujours été ce qu'il y a de plus abouti en matière de sécurité journalistique. Les plus habiles pirates s'y sont cassés les dents : ceux qui réussiront à parodier le journal de l'Administration ne sont pas encore nés !

À présent que l'*Ernest* a changé de formule, le *Poisson Mort* peut dévoiler sans crainte des représailles les pièges inviolables qui, pendant plus de dix-huit ans, ont empêché toute falsification de notre feuille de chou favorite. Cryptographie, chimie, numérologie, graphisme... Toutes les compétences ont été recrutées pour la protection de ce journal résolument interdisciplinaire.

Quand on y pense, que de chemin parcouru, depuis les débuts difficiles, il y a dix-huit ans, lorsque l'*Ernest* était imprimé clandestinement sur une vieille ronéo et protégé au moyen de techniques soviétiques surannées, jusqu'à l'*Ernest* du millénaire aux deux mille et une recettes ultra-sophistiquées, que les Américains ne se sont d'ailleurs pas privés de piller !

à lire en page 17

Sommaire

Vous trouverez dans ce numéro :

- des contes de Noël, plus ou moins de saison ;
- les feuillets habituels (*Le dernier Intégrant*, *Des Chrysanthèmes comme s'il en pleuvait*, *Le Saumon pourrit d'abord par la tête*) ;
- la suite de la grandiose saga *Cuir et Dentelle* ;
- le retour de *Trompe-le-monde*, feuilleton picaresque oublié ;
- le premier chant d'une grande épopée, l'*Icariide* ;
- de magnifiques BD ;
- et de nombreux autres cadeaux !

Conte exemplaire à l'usage des grands enfants

Il était une fois, dans un lointain royaume, une princesse d'une grande beauté qui répondait régulièrement au doux nom d'Électre. La finesse et la pureté de ses traits étaient telles que maints preux chevaliers, à trop laisser leurs pensées vagabonder vers les alcôves interdites où trépassait la vertu, avaient fini par embrasser la lance adverse dans les joutes aimables où la jeunesse dorée de ce royaume avait coutume de s'entretuer. La princesse était aussi dotée d'un grand esprit et le cœur du roi et de la reine s'enflait d'orgueil lorsqu'à l'heure du thé, ils expliquaient à leurs amis que leur fille était capable de comprendre les critiques littéraires de *ParAgeS* à la première lecture.

La princesse grandit et embellit, coulant des jours heureux auprès de ses vieux parents, lesquels, tandis qu'elle faisait chauffer la quenouille pour se dégourdir les phalanges, aimaient à couvrir leur fille d'un regard attendri entre deux parties de dominos.

Un jour, un aimable chevalier se présenta à la grille du palais, et bientôt le nom du visiteur se répercutait sur les murs endormis et tirait le château de sa torpeur béate. Le Prince de Papparazzi venait demander la main de la princesse Électre !

Fier et resplendissant, il était monté sur un fringant coursier et son armure rutilante étincelait au soleil. Haletant, il guettait l'apparition du visage harmonieux quand, d'une des meurtrières, les lèvres charmantes laissèrent tomber ces mots cristallins :

« Si tu veux m'épouser, tu peux aller te faire cuire un œuf. »

Le beau chevalier s'inclina dans un cliquetis effrayant.

« Ma mie, j'accepte la mission. Dans cent et un jours, au plus tard, je serai de retour avec un œuf cuit sur le plat de mon épée Téphal. »

Le chevalier partit au galop et ne fut plus bientôt qu'un nuage de poussière

dans le lointain, et la princesse retourna à sa quenouille en haussant les épaules.

*
* *

Dès qu'il se trouva hors de portée du regard perçant d'Aigle malin, le guetteur cheyenne du château, le Prince de Papparazzi mit pied à terre et laissa libre cours à son chagrin.

« Fichtre alors ! Me voilà beau ! J'aime la princesse Électre et je dois pour son amour quérir un œuf et le cuire sur le plat de mon épée Téphal, mais où trouverai-je cet œuf ? Voici qui ne laisse pas d'être désespérant ! »

Et le jeune homme éclata en sanglots, comme un môme, car il n'avait que vingt-sept ans.

« Sèche tes larmes mon enfant, car je sais où tu trouveras l'œuf magique qui te permettra de conquérir le cœur de ton aimée » dit alors une petite voix nasillardarde.

Et le Prince, relevant la tête, contempla avec stupeur le lutin qui venait de lui adresser ces paroles reconfortantes.

« Es-tu prêt à m'écouter ? Car ta quête sera rude et long sera ton périple, mais à ce prix seulement tu atteindras l'œuf de tes rêves.

— Je t'écoute mais parle vite !

— Cherche l'Œuf dans la *Montagne du Feu*, après le *Pont des Limbes*. »

Il y eut un éclair et un grand nuage de fumée, et le lutin disparut dans un fourré.

Lorsque la fumée se dissipa, le Prince ébahi se releva, affermit la position du heaume qui ceignait son front, remonta en selle et piqua des deux vers le ponant.

*
* *

Il arriva à la nuit tombée au *Pont des Limbes*, qui était le plus fameux bordel du royaume et, pour cette même rai-



son, parfaitement connu du Prince de Papparazzi. Le Prince mena son cheval par la bride jusqu'à l'entrée de l'établissement car il savait qu'on y acceptait les animaux.

« Et bien, voici le petit Robert ! s'écria la taulière en apercevant le Prince au milieu de la pièce enfumée. Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi mon mignon ?

— Je cherche un œuf.

— Un œuf ? Mmmh... On fait pas trop dans ce genre-là, tu sais. C'est un établissement sérieux.

— Je cherche la *Montagne du Feu* ! reprit le Prince sans se démonter.

— Ah, je vois, c'est une erreur. La *Montagne du Feu*, c'est en face. Mais tu sais, nous venons d'avoir un nouvel arrivage de fouets, si tu veux... »

Le Prince surexcité tourna les talons sans faire plus de cas de ces alléchantes propositions.

*
* *



La *Montagne du Feu* était une crêpe-grecque à l'ancienne, célébrée par tout le royaume pour son œuf-jambon-fromage d'exception. Mais cela, le Prince ne le savait pas car un jeune homme de sa condition ne fréquentait pas ce genre d'endroits.

Le Prince pénétra dans l'hostellerie mal éclairée en clignant des yeux, et lorsqu'un visage basané lui demanda quelle crêpe il désirait, il se mit à hurler «Un sarrasin! Un sarrasin!» car il avait subi l'influence néfaste de bien mauvais films pendant son enfance. L'aubergiste se méprit sur le sens de ces paroles et se détourna pour lancer la commande, mais le Prince, tirant Téphal du fourreau, était déjà partie en croisade, jonchant le sol terreux de corps sans vie.

«Pardieu! s'écria-il quand tout fut terminé. J'ai occis vingt ennemis au cours d'une longue bataille. Le Saint Œuf me revient pour prix de ma bravoure.»

Et avisant sur le comptoir un œuf serti dans sa boîte, il s'en empara prestement et quitta le lieu impie, Téphal à la main.

*
* *

Cependant, le Prince n'était pas au bout de ses aventures. Lorsqu'il parvint, chargé de son précieux fardeau, à l'endroit où il avait garé sa monture, il s'aperçut que la fourrière était passée et lui avait mis un sabot.

Le désespoir étreignit le Prince qui, étant en armure, n'avait pas un sou en poche pour payer l'amende.

Soudain, une voix enchantresse chuchota dans son oreille :

«Sèche tes larmes, mon enfant, car j'ai le pouvoir de faire disparaître ce sabot et de faire sauter ta contredanse.»

C'était une petite fée de la taille d'un pouce qui virevoltait autour du visage du Prince.

«Mais qui es-tu? s'enquit le Prince émerveillé.

— Je suis la fée Phalène et je connais très bien la femme du commissaire.»

*
* *

Grâce à Phalène et à ses merveilleux pouvoirs, le Prince fut bientôt en selle. Il chevaucha jusqu'à l'aube à travers les côteaux verdoyants du royaume. Une étrange chaleur envahissait tous ses membres et des images suggestives de la princesse passaient devant ses yeux fiévreux.

Les hautes murailles du château se découpaient dans le lointain. À cette vue, le cœur du jeune chevalier se serra.

«Palsambleu! Je suis fort marri car j'ai beau avoir bravé bien des dangers pour rapporter l'Œuf Sacré, je ne suis point digne encor de l'amour de ma dulcinée puisque je l'ai cru et non cuit.»

Une voix gronda alors et tomba de très haut, et les arbres frémirent sous son souffle.

«Sèche tes larmes, mon enfant, car je peux t'aider.»

Le Prince leva les yeux et poussa une exclamation de surprise. Un géant à barbe rousse se penchait sur lui.

«Qui es-tu?»

— Bocuse je suis, le géant des prés.

— Comme tu es grand!

— 57 pieds je mesure et 2000 livres je pèse. Mais là n'est pas la question.

— C'est vrai, je suis désespéré car je dois faire cuire cet œuf sur mon épée Téphal et je ne sais comment m'y prendre car je n'ai point de pouvoirs magiques.

— Point n'est besoin de magie pour faire de la bonne cuisine. Une bonne poêle il te faut, et aussi du sel et du poivre. Puis l'œuf cuit tu places sur Téphal' et Téphal tu offres à ta douce. Du feu elle y verra.»

*
* *

Lorsque le Prince fut annoncé, le peuple du château se massa sur les remparts pour accueillir son héros. Fier et resplendissant, le Prince, monté sur un fringant coursier, montrait à la foule en liesse l'œuf cuit sur le plat de son épée Téphal.

Soudain, le visage aimé apparut, porté avec grâce par un cou d'albâtre lui-même soutenu par un corps harmonieux. Le Prince crut défaillir. Aux côtés de la Princesse Électre, le roi et la reine avaient tenu, malgré leur grand âge, à accompagner leur fille en ce moment solennel.

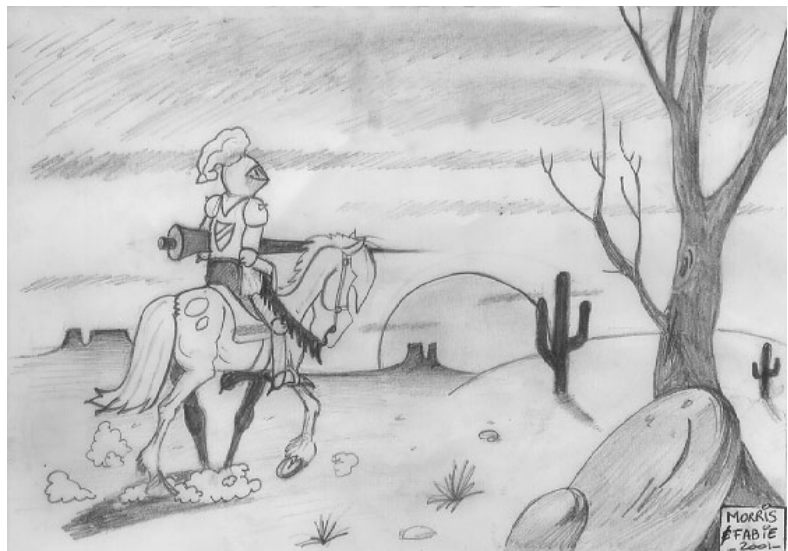
«Toutes mes hésitations tombent devant ce bel exploit, chevalier. Tu es fort, tu es beau, tu es grand, et surtout tu as l'air plus net que tous les autres lubriques. Et comme dit ma mère, "on ne fait pas homme net sans casser d'œufs".»

*
* *

Les noces furent célébrées dans l'allégresse dès le lendemain et le Prince et la Princesse vécurent d'autant plus heureux que le roi et la reine eurent le bon goût de mourir d'une morsure de vipère dans les jours qui suivirent le mariage, en laissant derrière eux un riche héritage sur un compte en Suisse.

Fin

¹Suggestion de présentation



Trompe-le-monde

Résumé des épisodes précédents : Après avoir tué son père, violé la femme de celui-ci et incendié le moulin familial, notre jeune héros — s'il est permis d'employer ce mot ici — part sur les routes à la recherche d'une vie plus exaltante que celle d'un simple meunier. Peu habitué à sa nouvelle liberté, il a tôt fait de se retrouver ivre mort en prison. Un mystérieux et influent gentilhomme masqué le libère et tente d'en faire un de ses hommes de mains. Notre héros se lasse vite de cette situation et profite de ce que son maître est momentanément en délicatesse avec la force publique pour lui fausser compagnie. Sa route, ponctuée de meurtres, mais aussi d'humiliations, l'amène à retrouver le gentilhomme et à retomber sous son emprise, tant physique, que psychologique. Celui-ci l'envoie à la cour espionner pour son compte en tant que domestique...

Épisode 5

En effet, les jours qui suivirent virent mon protecteur assez peu porté sur la plaisanterie. Dédaignant désormais de me faire enseigner le moindre rudiment du délicat art de l'escrime, dont j'eusse pourtant bien voulu pratiquer quelques gammes entre leurs omoplates à tous, mon maître m'éloignait le plus souvent de la compagnie de ses hommes de main, pour m'entretenir en privé, dans son cabinet privé, des rouages et engrenages de la politique de la Cour. Qui était qui, qui haïssait qui, qui méprisait qui, qui courtisait qui, qui payait qui ; à quel rôle j'allais devoir m'employer, tant sous l'aspect d'un marmiton qu'en tapinois, pour son propre compte ; et ainsi à l'envi. Bien entendu, je ne réussis que bien peu à faire pénétrer tout ce hachis dans mon crâne ouvert aux quatre vents. Je ne retins en fin de compte (tu t'en doutes, lecteur, j'aurais à le regretter amèrement) que ces quelques bribes : mieux vaudrait pour moi ne pas trop me faire remarquer, ce qui après tout n'était pas si faux ; la Cour regorgeait de personnes du beau sexe et de fort petite vertu — je ne parle bien sûr ici que de la valetaille, les autres étant de toute façon hors de ma portée. Car ainsi, je suppose, était mon tempérament, malgré que j'en eusse.

Il se passa en cette morne activité une semaine ou deux. Il faut alors temps de m'envoyer au Palais. Ce qui fut fait, non sans maintes menaces me promettant aux pires tourments de la Géhenne si, une nouvelle fois, je m'avisais de trahir le seigneur masqué, menaces qui, bien que je les écoutasse d'une oreille assez volage, firent sur

moi la plus sombre impression. Il ne serait pas dit (me répétais-je) que je relapserais dans mes erreurs de jeune chiot. Disons-le, je craignais d'être accusé de la rage.



MAÎTRE JACQUES

Je fis donc mon arrivée à la Cour, un lundi, trois jours après la Sainte-Catherine. C'était un matin brumeux et glacial. La neige, précoce cette année-là, avait tombé toute la nuit presque sans interruption. Lorsque j'entrai dans la cuisine, ma lettre de recommandation sous ma vareuse, j'eus l'impression, par contraste, de pénétrer en Enfer ! Il y régnait une chaleur étouffante, de grands feux brûlant à grandes flammes vives dans les cheminées gigantesques, au mitan desquelles rôtaient, sur des broches de noisetier sauvage, des bœufs entiers. Ailleurs, des légions de marmitons piquaient de leurs immenses fourchettes des pièces de venaison noyées sous d'épaisses

sauces. Là, des paons et des faisans, à peine sortis de fours dont les gueules béantes évoquaient les portes des royaumes souterrains, étaient en train d'être à nouveau couverts de leurs plumes, que d'autres gâte-sauce piquaient à grand'peine dans la peau craquelée de ces chairs rôties.

Alors que je découvrais ce spectacle, les yeux écarquillés, suant à grosses gouttes, tant de chaud que d'angoisse (avouons-le, à la vue de tant de victuailles, la faim aussi m'avait pris), je me sentis soulever par le col de mon habit, et j'entendis une voix de géant — que dis-je une voix, plutôt un grondement de tonnerre, qui m'assourdit aussi sûrement que le plus terrible des orages. « Mordiou, qu'est-ce qu'il nous fait céans, ce marmouset ? Je m'en vais te le jeter dehors à coups de bottes ! » Je bredouillai tant bien que mal : « Mes... Messire, j'ai... j'ai une lettre... » fourrageant sous mon surcot. « Une lettre ? » reprit la voix. « Voyons ça... »

La poigne cyclopéenne me laissa retomber, le cul sur le carreau. fermant les yeux de peur, je tendis ma lettre en direction de ce surnaturel orage. Comme j'allais l'apprendre, ce phénomène climatique vivant n'était autre que le gouverneur des lieux, Maître Jacques, le cuisinier du Roi. Il mesurait à tout le moins une toise, était presque aussi large qu'il était haut ; sa toque et son tablier blancs, attributs de sa fonction, étaient constelés de taches de sang ; un hachoir, invraisemblablement long et large, ne quittait jamais sa ceinture de cuir ; sa voix rocailleuse et tonitruante, dont j'avais eu un aperçu, faisait trembler les vénérables voûtes de la cuisine royale ; surtout, ses colères étaient légendaires. Comme l'était —



et tout aussi redoutée, par les éclats du susmentionné rire dont elle s'accompagnait inmanquablement — son exclamation favorite, celle qui signifiait que l'ensemble de l'armée culinaire qu'il dirigeait, et dans laquelle j'allais être enrôlé à mon tour, devait se mettre à son poste : « À la queux, tout le monde ! »

Après avoir observé quelques instants la missive que je lui avais tendue, Maître Jacques grommela « Mouais, bon, d'accord, admettons... Je ne suis pas certain qu'un freluquet de cette eau puisse m'être d'une grande utilité, mais enfin, on va voir... »

Je commençai donc sur-le-champ mon travail à la cuisine. J'appris très vite, par impairs successifs, que j'étais là dans un monde très strictement organisé, dont la hiérarchie sans faille

ne connaissait pas d'exception. J'étais quant à moi affecté principalement à du travail de manutention, et à la plongée, bien entendu. Il va de soi qu'il m'était interdit de toucher aux vaisselles d'or et d'argent — sage précaution, d'ailleurs, car la tentation d'en détourner quelques pièces ne m'était pas étrangère. Je passai donc ma première semaine à porter des marmites et des carcasses de bœuf, à récurer des plats, à frotter la gueule des fours, à éplucher des légumes. Cela ne me laissait pas une minute pour remplir la tâche que m'avait imposée mon maître masqué : lui transmettre toute information possible au sujet de la vie secrète de la Cour. Après sept ou huit jours, cependant, je pus commencer à m'en préoccuper un peu. Je réussis à récolter quelques rumeurs et ragots, que j'en-

voyai à mon Seigneur par le truchement d'une épître, dont l'orthographe laissait du tout à désirer.

Je reçus fort bientôt une réponse. Mon maître était content de ces quelques bribes. De plus, il m'enjoignait un objectif plus précis — plus délicat aussi. Je devais faire passer de vie à trépas un valet royal, qui avait visiblement commis l'erreur de déplaire à mon « protecteur », et d'avoir eu l'outrecuidance d'en servir un autre, avec qui il n'était pas en très bons termes. Bonne nouvelle, j'avais toute liberté dans le choix des moyens ; en revanche, la plus grande discrétion était de mise... Voilà que de spadassin à la petite semaine, je devais me muer en tueur invisible !

à suivre...

PROFIL

Le Géomètre de vos rêves

Force est de constater que le mythe de la Conscrite Littéraire perdure dans les couloirs de l'École. Enchanteresse, pure et subtile, cette Belle des champs porte des foulards qui volent au vent et chante l'amour en grec ancien.

Mais à côté de la Conscrite Littéraire, il convient de placer le Géomètre, qu'il soit algébriste, différentiel ou hyperbolique.

Même si son rayonnement affectif est bien moins évident que celle de La Conscrite Littéraire, il n'en brise pas moins de cœurs... En effet nombreuses sont celles qui, attirées par de grands esprits dans des corps parfaits, s'y sont cassés les dents !

Le Géomètre est beau, parfois même grand et fort, souvent blond, il sent bon le sable chaud et il torsche ultimement.

On peut l'apercevoir — ô sublime apparition ! — devant les stations Sun de la salle T, où ses doigts fins et agiles glissent sensuellement sur les qwerty pour rédiger de non moins sensuels lemmes, preuves et autres corollaires.

Malgré les deux années d'avance de rigueur, sa maturité physique n'est plus

à démontrer, et ce même si la plupart de ces enfants chéris des mathématiques sont imberbes.

Car le Petit Prince de l'Algèbre est doux aussi, et saura vous rappeler le nounours Cajoline de votre enfance. D'un tempérament égal, il semble toujours ravi de vous voir, ne se met jamais en colère, et ne montre pas non plus le moindre signe de fébrilité.

L'algébriste est gentil et touchant, le géomètre différentiel discret et honnête, et le géomètre hyperbolique fidèle et attentionné...

Nombreuses ont donc été les tentatives de séduction : comment alors expliquer que toutes celles enregistrées à ce jour soient restées vaines ?

Le fait est que cet être sublime qui tutoie la perfection est rongé par les mathématiques. Il est membre d'honneur du très select club « J'ai rêvé que j'étais un objet mathématique », il développe des lychees en série entière et il a l'intime conviction d'être un groupe d'ordre impair. Le constat est amer : votre Géomètre est totalement déconnecté de la vie terrestre, et a fortiori de basses réalités sentimentales.

Comment trouver grâce à ses yeux ?

Tentez de lui montrer qu'à votre humble niveau, vous partagez vous aussi sa passion dévorante des mathématiques. Sachez intervenir dans ses discussions ! Un « Les algèbres enveloppantes et les coalgèbres de Lie, je trouve cela sensuel » subtilement placé sera du meilleur effet.

Demandez lui innocemment quel package utiliser pour obtenir le caractère L gothique, notation usuelle dans la théorie des faisceaux inversibles.

Mieux encore, chantez lui amoureusement l'Apologie du Produit Tensoriel et nul doute alors que le Géomètre de vos rêves saura reconnaître en vous l'âme sœur...



Le dernier Intégrant

Edgar Briltier, normalien affecté à un service de missions ultra-secrètes, le SIRIUS, est chargé d'étudier des émissions électromagnétiques suspectes dans l'Antarctique. Il part à cette fin pour l'île Scott, en compagnie de Virginia, normalienne littéraire, du Capitaine Ker Ozène et de Jules Vertige. À leur arrivée, nos héros constatent avec stupeur que les scientifiques américains qui auraient dû se trouver sur l'île ont disparu. Seule trace de leur passage : un journal de bord resté dans la caserne, que nos héros s'empressent de lire.

« 29 septembre. Le sentiment d'isolement qui serre nos cœurs depuis déjà des mois semble gagner en vigueur de jour en jour. Le démon de la mélancolie, telle la brume glaciale qui s'infiltré à travers les planches des chaumières du Dakota, a pénétré au plus profond de nos âmes, trouvant dans les limbes de notre désespoir un abri sûr. Ce soir, lors de son bénédicité, le Pasteur John a imploré le Seigneur de nous aider dans cette dure épreuve. Puisse-t-Il nous entendre, nous qui, plongés au milieu de mers les plus vastes et les plus froides, nous sommes retirés de la terre des hommes !

« 1^{er} octobre. Aujourd'hui nous avons fêté le vingt-sixième anniversaire de Laura. Nous avons dégusté pour l'occasion un succulent T-bone steak venu du Texas, ce qui nous a redonné un peu de cœur au ventre.

« 3 octobre. La chape de plomb qui enserre l'horizon sous ses implacables griffes semble se refermer sur nous, oppressant nos poitrines jusqu'à l'asphyxie. Toutes les nuits je rêve des plaines immenses du Kansas.

« 6 octobre. Bonne nouvelle ! Un groupe de scientifiques français vient nous rejoindre à la fin du mois. J'espère que leur présence nous tirera de notre morosité.

« 7 octobre. Comme si le malheur qui nous échoit ne suffisait pas, Dieu a encore décidé de nous mettre à l'épreuve. Nous avons ainsi eu la mauvaise surprise de trouver ce matin la plupart de nos appareils électriques endommagés. Tom, notre ingénieur, s'est mis en tête de résoudre le problème, mais pour l'instant ses investigations n'ont pas porté leurs fruits.

« 10 octobre. La jeune Laura, dont la santé mentale a dû résister à de nom-

breuses agressions ces dernières semaines, a irrémédiablement perdu la raison. À son retour d'une sortie dans la partie ouest de l'île, elle a prétendu avoir surpris deux hommes ferrailant au marteau et à la hache, qui se seraient enfuis à son arrivée. Nous l'avons placée sous la tutelle du Dr. Lobster, qui l'a alitée de force. Son cas est inquiétant et nous renvoie à nos propres doutes.

« 12 octobre. Il semblerait que nos appareils aient subi de nouvelles déconvenues. Tom, dont l'esprit a pourtant été forgé à l'image d'un rationalisme à toute épreuve, avance les hypothèses les plus folles pour expliquer ce qui ne ressemble ni à un accident ni à un sabotage.

« 13 octobre. Nos communications sont coupées à cause du mauvais état de notre radio. Notre isolement est total et désormais la folie nous guette. Au malaise ambiant s'ajoute maintenant une angoisse qui envahit nos entrailles à la manière d'un poison insidieux.

« 16 octobre. Laura a disparu ! Hormis les liens qui l'attachaient au lit, retrouvés négligemment déposés sur celui-ci, nous n'avons pu trouver dans sa chambre aucun indice ni aucune trace de lutte. Dehors la tempête fait rage. Aussi nous attendrons demain pour partir à sa recherche.

« 17 octobre. Autant le dire tout de suite : tous les efforts que nous avons développés pour retrouver Laura se sont soldés par de cuisants échecs. Cependant, une découverte tout-à-fait déconcertante a été faite, qu'il est de mon devoir de rapporter dans ce journal. Alors que nous parcourions l'île à la recherche de Laura, le Pasteur John a trébuché sur une pierre qui dépassait

de la neige. Celle-ci n'était en fait que le coin acéré d'un monolithe imposant, que nous avons déterré tout entier de sa prison de glace. Nous avons constaté à notre grande stupéfaction que la pierre était gravée sur toute sa surface de symboles ésotériques. Nous l'avons alors rapporté dans la caserne afin de l'étudier plus attentivement, mais personne parmi nous n'a su jusqu'à maintenant identifier la nature de ces étranges caractères. Peut-être avons-nous à notre tour basculé dans la démence, mais nombreux sont ceux qui comme moi pensent que cette stèle constituerait le vestige d'une civilisation perdue. »

À cette date le journal s'interrompait. Les pages suivantes, vierges et blanches comme du linge fraîchement lavé, portaient dans leur éclat opaque le sceau occulte du néant, comme si les faits dont elles eussent dû être frappées ne pouvaient trouver meilleure expression que ce silence accablant, comme si elles s'étaient senties incapables, à travers un amas de notes manuscrites, de transmettre une vérité dépassant l'entendement.

Nous étions tous perdus dans nos pensées, et nous repaisions nos esprits de lugubres hypothèses, quand Virginia attira notre attention sur un bloc de pierre adossé le long du mur ; il s'agissait, à n'en point douter, de la stèle à laquelle le journal faisait référence. Nous l'examinâmes de plus près, admirant la finesse des motifs et la régularité de leur tracé. Il y avait dans cet enchevêtrement de sillons sinueux comme l'évocation de quelque mystère important, dont la face pudique serait voilée à nos yeux.

Tout à coup, Virginia s'écria : « Je connais ces caractères ! Je mettrais ma



main à couper que nous avons devant nous une rune Viking.» Voyant notre incrédulité, elle nous donna des explications : « Il s'agit là de caractères d'un alphabet futhark dérivé, correspondant sans doute à une époque tardive de l'ère Viking.

— C'est absurde ! Comment donc cette rune aurait-elle pu arriver ici ? s'exclama le Capitaine, qui avait l'habitude de garder les pieds sur terre.

— Je ne sais pas, mais je suis tout-à-fait certaine de ce que j'avance. L'authenticité de cette pierre me semble incontestable.

— Sans doute un membre d'une précédente expédition américaine l'aura apporté ici, suggérai-je.

— Oui, mais pourquoi ? demanda Jules. »

Un long silence suivit cette question, qui illustrait l'état de perplexité dans lequel nous nous trouvions.

*
* *

De mon côté, un autre mystère remuait le magma bouillonnant de mon intellect. Quelle était donc l'essence de ses salves électromagnétiques, que nous étions venus examiner, et qui de toute évidence avaient été la cause des pannes dont les scientifiques américains avaient été les victimes ?

Je laissai mes compagnons poursuivre leurs investigations aux alentours de la caserne, et je m'attelai résolument à l'étude des différents appareils présents, attachant plus particulièrement mon attention aux composants magnétiques. Je dois reconnaître que mes premières observations ne furent pas de nature à éclairer d'une lumière nouvelle cette série de faits dont la singularité avait piqué ma curiosité au premier abord. Pourtant, après plusieurs heures de recherches infécondes, où mon esprit avait eu tout le loisir de chauffer, au gré de ses efforts, la matière inexpugnable de ses investigations, sans pour autant parvenir à y allumer le brasier de la vérité, une étincelle salvatrice jaillit, embrasant d'un coup mon âme d'un feu éblouissant et apaisant.

Tout était là, dans les lois de l'électromagnétisme. Il est depuis longtemps

connu que la charge électrique, quantité dont la plupart des particules sont dotées, est une source du champ électrique et que son mouvement contribue à donner naissance au champ magnétique. Mon raisonnement fut le suivant : que nous interdirait-il d'imaginer une charge *magnétique*, dont l'action sur ces deux champs serait analogue mais permutée ? Cette suggestion aurait paru infondée — dès lors qu'aucune manifestation de charges magnétiques n'avait été observée jusqu'alors — si les stigmates portées par les appareils de la caserne n'avait pas présenté les indices les plus certains de dérangements semblables en tout point à ceux qu'il aurait été donné d'observer sous l'influence d'une telle charge.

Pris d'un vif entrain, j'accourus au dehors pour annoncer la découverte à mes compagnons. Je les trouvai dressés sur un piton rocheux, les yeux fixés sur le large, alors que Jules Vertige scrutait l'horizon à l'aide de grosses jumelles.

« Que se passe-t-il ? demandai-je essoufflé.

— Quelqu'un essaie de nous envoyer des signaux lumineux » répondit Jules, concentré sur sa cible. Et il répéta une séquence de « longs » et de « courts » que Virginia retranscrivit sur une feuille de papier.

« Est-ce un bateau qui envoie ces signaux ? m'enquis-je, de plus en plus curieux.

— On ne sait pas, répondit Jules. Nous ne sommes pas parvenus à voir autre chose que les éclats de lumière.

— C'est que les bateaux ne sont pas légion par ici, bougonna le Capitaine.

— C'est très étrange, intervint Virginia. Ces signaux ne semblent pas utiliser le morse, ou bien la langue qu'ils utilisent est des plus singulières. Regardez plutôt.»

Elle nous montra une suite de caractères qui, se fût-on acharné à inventer un mode de translittération des plus originaux, eussent toujours paru imprononçables pour une bouche humaine.

« Je ne vois qu'un moyen pour en avoir le cœur net : allez y voir ! » trancha le capitaine.

Nous ne pûmes que souscrire à sa suggestion, tant celle-ci paraissait sensée. Nous nous dirigeâmes alors vers le *Coruscant*, notre fidèle navire, et levâmes l'ancre avec hâte.

*
* *

À peine avions quitté le rivage que d'épais nuages noirs nous dépassèrent, portés par des vents rapides. À entendre les murmures du ciel, il semblait qu'un gros orage se préparait. Mais ce genre d'obstacle n'était pas de nature à entamer notre détermination, aussi nous maintînmes notre cap. Jules, les jumelles rivées au loin, signalait toujours la présence des éclats de lumière.

Il y avait quelque chose de grandiose dans le tableau qu'il nous était donné de voir : les nuages, volumineux et bas, formaient de longs bras spiralés qui s'étendaient à perte de vue, remplissant le ciel de leur présence menaçante, et les flots reproduisaient tels un miroir les motifs de cette diabolique géométrie.

Je compris soudain ce qui se passait : nous assistions, imprudents que nous étions, à la formation d'un typhon. Le ciel et la mer convergeaient de concert vers son centre, ce même endroit d'où semblaient venir les signaux ! J'ordonnai que l'on fit demi-tour, mais déjà les courants étaient trop forts pour que le Capitaine pût les dompter et nous dérivions inéluctablement vers l'horrible gouffre. Cruelle destinée que la nôtre, que d'être happés par l'objet même de notre curiosité !

La houle s'amplifia progressivement, nous entourant dans ses creux obscurs. Les vents déchaînés s'abattirent sur notre frêle esquif alors que celui-ci entra dans le cœur du tourbillon. Secoués de toutes parts, nous peinions à ne pas perdre prise.

C'est alors que nous vîmes avec horreur notre embarcation s'incliner vers la gueule béante de la bête immonde et, comme résignée et offerte à ses cruels appétits, s'y jeter dans un acte de désespoir.

à suivre...



L'Icariide

Herr Doktor Bibonne, le célèbre philologue de l'Université de Fribourg, avait découvert, il y a bien des années de cela, une stèle antique qui lui avait livré le texte d'une épopée inconnue, dont l'héroïne principale n'était autre que Pénélope. N'écoulant que son intime conviction, et malgré les railleries d'un monde scientifique toujours prêt à moquer une trouvaille originale, H.D. Bibonne avait entrepris un titanesque travail de recherche, lui permettant de reconstituer, à partir de fragments recueillis dans des manuscrits allant du Moyen-Age au XIX^{ème} siècle, l'intégralité de ce poème aujourd'hui disparu, que nous ne connaissons jamais (?) qu'à travers les réécritures que lui ont fait subir des générations d'écrivains. Le Poisson Mort, une fois de plus à la pointe de la recherche, vous livre en exclusivité le résultat de ces travaux, dont voici le premier fragment, traduit du grec antique par H.D. Bibonne en personne.

Ô Muse, conte moi encore l'histoire de l'Icariide, la sage Pénélope, celle qui bien des nuits dévida son ouvrage, qui bien des années erra, visitant beaucoup d'îles, se pliant à maints usages ; le maléfice qui lui prit le bonheur d'un corps mûr... À nous aussi, Fille de Zeus, conte un peu ces détours !

L'aube bouclée s'était levée sur la claire Ithaque, terre d'Ulysse aux mille tours. La sage Pénélope s'affairait au milieu des suivantes : avec l'éponge alvéolée elle lavait les tables encore luisantes du banquet de la veille ; du balai au pommeau d'argent, elle frottait sur le sol le vin mêlé de boue, de scories et de bave ; elle astiquait le fauteuil d'ivoire rehaussé d'or du Rusé, son mari, ramassait les cratères, époussettait le bon arc, et amassait le bois pour chauffer l'eau du bain de son ingénieux époux.

Quand elle eut de ses tâches achevé les efforts, elle entra dans la chambre nuptiale, où sommeillait Ulysse, encore plongé d'une solide étreinte dans les bras de Morphée. Pénélope appela son fier mari d'une voix où coulaient les sources limpides de la Nérite aux bois tremblants. Ulysse, secouant les rets du sommeil, brandit un duveteux coussin et le lança avec l'agilité du cyclope au visage de sa placide épouse. Prise d'un vif courroux, Pénélope aux bras blancs hurla ces paroles ailées :

« Ô vulgaire époux, à la barbe fleurie, aux effluves putrides et à la mine pâle, je ne puis davantage supporter tes humeurs. Je te le dis, le mariage est rompu, et je vais de ce pas retourner près de celle qui m'a donné le jour. »

Elle a dit, et dans sa chambre elle convoque ses suivantes ; à ses pieds elle

met ses sandales gracieuses, toutes d'or, qui la portent sur la terre à la vitesse du vent ; elle emporte sa belle tunique, la belle et fluide tunique avec quoi la fille d'Icarius avait séduit Ulysse du temps de leurs amours, et ceint ses nobles reins d'une lanière de bel argent. Ses suivantes enveloppent les essences parfumées que dispensent les encensoirs, les plats d'argent aux décors méticuleusement gravés par des artisans aux doigts agiles, les flacons regorgeant de vin et d'huiles odorantes, les cratères dorés aux fines ciselures, les serpillières d'argent aux souples filaments, les plumeaux foisonnants et leurs onduleux panaches, et les lourdes marmites aux couvercles d'airain.

Alors Pénélope, semblable à Artémis ou à l'Aphrodite dorée, mena ses fidèles suivantes aux rivages sablonneux, où se dressait un fier navire, scintillant plus vivement que la nef des héros qui cherchèrent la Toison. Ses rames fendaient l'onde tels les poissons argentés qui font dessus les flots de fulgurants sursauts ; ses voiles avaient été tissées par les filles d'Éole, qui y avaient insufflé un peu de leur haleine ; sa proue représentait la sage Pénélope, foulant fièrement au pied son époux humilié, et brisant entre ses doigts vengeurs le balai tyrannique, alors qu'à ses côtés reposait un porte-plat relatant en de riches gravures son admirable vie et son juste départ.

La troupe aux bras blancs embarque, et les vents favorables emportent le vaisseau vers les rives lointaines.

Sur les cimes enneigées de l'Olympe superbe, les dieux, qui les

observaient, ne cachaient pas leur courroux. Chacun de déplorer un acte aussi funeste ; chacun de critiquer une telle insolence. Le Roi des dieux et des hommes prit alors la parole — il pensait en son âme à sa cruelle épouse, qui avait bien des fois usé de lui de la sorte — tout à ce souvenir, il dit ces paroles ailées :

« Mais pour qui se prend-elle, cette stupide pimbêche ? Pense-t-elle donc ainsi surseoier à ses engagements ? Il ne sera pas dit que les dieux immortels, juchés au haut des cieux, auront permis cela. »

Athéna dont l'œil étincelle s'exprima de la sorte :

« Cet inique dédain se doit d'être puni. Parle, cher père fulgurifère, et je vais à l'instant mettre fin à ses agissements. »

Hermès aux frétilants souliers de surenchéris — il aimait la déesse dont la pupille papillote, et l'Ulysse voyageur dont il avait jadis conduit les pas. Zeus pluvificateur leur adressa ces mots :

« Va, Athéna, chère guerrière aux yeux pers, et toi, Hermès aux fringantes sandales ; allez porter l'effroi dans cette troupe ingrate. »

Cela dit, ces coruscantes déités s'apprêtent à descendre sur les rives mortelles. Athéna dont la prunelle pétillante s'offusque d'une nue, qui lui donne l'aspect d'une humble pastourelle ; Hermès à la souple baguette s'affuble d'une antique défroque, et occulte l'éclat de son noble visage. Ils chaussent leurs belles sandales, et les vents les emportent vers les îles bienheureuses.

Le crépuscule d'argent émoustillait les flots ; Pénélope aux candides épau-



les menait son impétueuse troupe devers une belle île aux chatoyants rivages ; elle avait nom Patheia, et regorgeait de myrrhe, d'encens et de lumière ; oliviers, vignes, palmiers y offraient leur ombrage. Là s'épanchait l'onde claire d'une source riante, en un cercle de trembles, d'aulnes et de cyprès ; sous leur couvert courait un tendre gazon, tapis serré et doux, semé de narcisses, safrans, crocus et hyacinthes. Un superbe palais — chose incroyable à dire ! — s'élevait au milieu de ces gracieux objets de délectation (il avait été bâti par Athéna et Hermès au flexible bâton, pour leurrer la troupe aux laiteuses aisselles).

Pénélope et ses dévouées suivantes abordent aux aimables rivages ; elles ne savent pas, les malheureuses, qu'un accueil néfaste leur est réservé. De riants figures viennent à leur rencontre : il s'agit d'Athéna l'intrépide et d'Hermès aux divines semelles. Ils amènent la troupe aux coudes ivoirins en leur belle demeure. Là s'offrait un banquet des plus majestueux : des hérauts, d'agiles suivants officiaient : les uns mêlaient le vin et l'eau dans les cratères, d'autres versaient le miel et le nectar divin dans les belles coupelles ; d'autres encore tranchaient les viandes, les gigots fricotés, les énormes volailles rissolées sous leur jus : faisans, oies, bécasses, canards, coqs, cigognes, pigeons, pluviers, échasses, hérons, martinets, grues, étourneaux, grives, paons, chapons et alouettes ; les porcs entiers rôtis et le bœuf braisé ; d'autres pelaient les fruits et les lavaient : les douces oranges et les pommes dorées, les brillantes grenades et les raisins sucrés, et les figues granuleuses et les vertes olives ; d'autres sous les tables réchauffaient les bassines pleines d'une eau parfumée où baignaient les doux pieds de la troupe aux clairs avant-bras ; ils frictionnaient leurs membres et les oignaient d'huiles, de baumes et de nard.

Quand l'aube aux beaux orteils eut quitté sa couche, Pénélope s'éveilla, le corps plein de fraîcheur ; elle sentait en ses veines couler un sang plus neuf. Rencontrant un miroir, elle connut la Peur, belle-fille par alliance de la triste Impuissance : sa face présentait tout

l'air de la jeunesse. Palpant ses belles formes, elle les trouva changées en de jeunes appas : son auguste poitrine laissait voir à présent deux gentilles grenades fermes comme des poings ; ses hanches trop étroites ne pouvaient qu'à grand peine retenir sa ceinture ; sa peau étincelait d'une crémeuse blancheur, et sa lourde toison irradiait de toutes parts. Ses fidèles suivantes, à ses cris suffoqués, n'écartèrent les paupières que pour éprouver à leur tour l'ampleur de leur métamorphose : les rides avaient fait place à de riants faciès, les contours adipeux à de précieux atours.

Toutes de s'étonner d'un tel renouveau ; quand surgissent aux portes de sinistres guerriers, que conduit Lubrikes, vil marchand d'esclaves, dépêché par Hermès au thyrses subéreux, pour vendre aux plus offrants la trop nubile troupe. Le fer fond sur l'or ; de lourdes chaînes enserrant les poignets plus coutumiers des bracelets et des perles ; la troupe des jeunes filles — qu'elles sont redevenues — est menée par la force sur les rives sableuses, où un sombre navire se dresse acerbement. L'équanime Pénélope

ouvre la marche ; son regard est serein, et fixe bravement ses cruels gardiens. Au moment d'embarquer en la funeste nef, une lame subite ravit à leur emprise la sage Pénélope et trois de ses suivantes.

Poséidon, fier époux de la Terre, qui abomine Hermès à la ductile tige, avait soustrait la fille d'Icarius et ses plus dévouées compagnes au malheureux destin édifié par ses pairs. Le monarque des ondes s'adressa à celles qui avaient, par leur fuite soudaine, vengé son honneur en mortifiant Ulysse aux nombreux stratagèmes — les menant sur les flots, il leur dit ces paroles ailées :

« La cruelle Athéna et Hermès le fourbe sont la cause de votre altération. Il vous faut à présent parcourir sans relâche et la terre et les eaux pour ravoïr le corps mûr qui vous fait grand défaut. »

Quand il eut par ces mots achevé son discours, il déposa doucement sur un mœlleux rivage les quatre infortunées pourvues de corps trop frais, et de trop tendres chairs.

à suivre...





Le Paquet



Le paquet gisait sur le sol, sous le petit sapin, parmi les autres objets bariolés et enrubannés, innocent encore, presque invisible. Marcelline s'était chargée de distribuer les cadeaux à chacun : ce cactus en croix était pour Christophe, cette cravate pour Lucas, pour elle cette mousseline rose fondant. Mais le paquet se faisait plus insistant : la masse l'environnant s'amoindrissait, laissant de plus en plus transparaître son indéniable étrangeté, sa couleur passée indéfinissable.

Marcelline évitait instinctivement de prendre en main cet objet incertain, préférant les emballages clinquants et les couleurs vives, les bleus lumineux et l'or des trompettes. Alors ne reposa plus sur le parquet que ce triste paquet à l'aspect rebutant. Marcelline l'attrapa en passant son doigt dans le ruban rougeâtre qui faisait comme une estafilade de sang sur le papier couleur chair. Il n'y avait pas de nom sur le paquet. Marcelline le posa au milieu de la table basse, et se mit à grignoter nerveusement une madeleine.

Elle se remémorait le dernier Noël. Ils s'étaient réunis ainsi, tous les trois. Elle avait beaucoup bu, avait beaucoup ri avec Lucas. Christophe découpait la dinde et servait le vin. Il lui avait fait une véritable scène lorsque Lucas était parti, l'accusant de le tromper avec ce traître qui aurait vendu père et mère pour trente pièces d'argent. Il l'avait attachée et battue, et avait pris des photos de son corps meurtri ; puis, trois jours durant, il l'avait veillée et soignée, épongeant ses plaies et roulant la tête contre ses pieds ensanglantés. Ils n'avaient jamais plus parlé de cet épisode, mais Marcelline sentait depuis en Christophe une rancœur enfouie. Elle lui avait demandé de ne plus la toucher. Ce paquet lui était sans doute destiné. Elle pouvait voir comme à travers les plaies du ruban les photos monstrueuses que Christophe ne lui avait jamais

montrées, mais qu'il avait fait développer, elle en était certaine, et qui se seraient à présent dans cette immonde boîte, prêtes à jaillir pour révéler son infamie, et faire surgir des limbes cette atrocité. Il allait sans doute montrer



avec complaisance à Lucas son œuvre, et le plonger dans un abîme suicidaire, s'il ne le tuait pas lui-même. Elle jeta un regard épouvanté vers Christophe, comme pour lui dire de détruire immédiatement ce cadeau blasphématoire, et couru se réfugier à la cuisine.

Christophe la suivit des yeux sans rien dire. Cette expression sur le visage de son amie ne pouvait signifier qu'une chose : elle savait tout et voulait le faire chanter, mais reculait devant l'accomplissement de son acte. Elle avait sans doute récupéré la pellicule qu'il avait jetée, celle dont il avait voulu dissimuler les premiers clichés. Elle allait montrer à Lucas, en un abominable montage, toute l'étendue de sa rage. D'ailleurs, la ficelle qui enserrait le paquet était sans doute un rappel ironique de son contenu. Et une forme de vengeance. Elle semblait pourtant avoir pris goût à son expérience dans la

cave, et ses cris s'étaient rapidement mués en gémissements. Des gémissements si semblables à ceux qu'il avait laissé échapper peu de temps auparavant, dans la même posture, sous les coups de Lucas qui fouaillait ses chairs.

Encore tremblant, il tendit à Lucas un toast trempé dans du champagne.

Ce geste ne pouvait que rappeler à ce dernier certains jeux partagés avec son amant, et l'accuser. Le paquet était pour lui. Il songeait à ce qu'il avait fait ce soir-là, aux photos qu'il avait prises de Christophe, écartelé sur le lit par des cordes serrées, le sang qui dégouttait de ses pieds et de ses mains, la plaie sur son torse. Quand il était parti, il avait fait le tour de la maison, et s'était mis à scruter par une ouverture la scène qui se déroulait dans la cave. Il avait contemplé Marcelline se tordre de plaisir en exigeant de son bourreau des insultes, des menaces, et d'atroces aveux. Elle recueillait les crimes que s'imputait Christophe, défaillante d'allégresse. Tous deux avaient

sûrement vu son ombre ramassée derrière la fenêtre sur les photos que prenait le tortionnaire avec le même appareil qui avait servi à fixer comme sur un linge humide le visage tuméfié de Christophe. Ils s'étaient raconté leur tromperie mutuelle, et avaient décidé de se venger sur l'objet de leur faute. La douce Marcelline qu'il connaissait s'était enfuie devant la bassesse de leur stratagème, et il restait maintenant seul avec Christophe, qui observait avec délectation les marques de compréhension défaire les traits de sa victime.

*
* *

Le paquet attendait toujours sur la table, abandonné. Une forte odeur de cadavre se dégageait à présent de l'appartement.

Fin



Cuir et Dentelle

A Villemont, Arkansas, deux grandes familles rivales mêlent et démêlent leurs destins. D'un côté les Da Vincenzo, propriétaires du ranch, de l'autre les Beagleton, banquiers. Trois générations représentées. De la haine, de la jalousie, de la passion à coup sûr. Ce qui n'empêche pas que s'unissent parfois le cuir et la dentelle.

« Amen. »

Magdalena Da Vincenzo prit l'assiette de son mari, et y déposa du ragoût.

« Tout de même, ton frère Matteo n'a pas froid aux yeux

— C'est vrai. Ne serait-ce que pour Père, il devrait éviter de faire les yeux doux à toutes les femmes ; et surtout à cette Elizabeth, une Beagleton, répondit Paulo d'un air excédé. Pourquoi ne se marie-t-il pas, à la fin ?

— En plus, elle n'est même pas catholique ! » ajouta Angelina, sa fille aînée.

Les deux cadettes, Bella et Giuletta ne disaient rien. Giuletta mangeait goulûment, sans trop penser à vrai dire à ce qu'elle avalait. Au contraire, Bella regardait le plafond. Il lui tardait de retrouver Flora, sa jument.

Paulo annonça enfin la fin du repas.

*

* *

William Beagleton à peine entré dans le salon de sa mère, celle-ci l'apostropha du haut de son fauteuil.

« Tu devrais inviter le gouverneur.

— Le gouverneur ? Quel gouverneur ?

— Mon père, monsieur, votre beau-père. »

Margareth avait trop de noblesse pour détester son mari. Elle se contentait de le mépriser profondément. Mais face à un tel degré d'indifférence et de mesquinerie, elle n'avait pu se garder d'un mouvement d'émotion.

« Vous savez le poids de son influence, mon fils. Vous en aurez besoin pour succéder à votre père à la mairie.

— Mon père est très occupé, précisa Margareth, il ne se déplacerait pas dans le seul but de voir sa fille.

— Vous savez bien que je vous laisse libre d'aller le voir aussi souvent qu'il

vous chante.

— William, reprit Victoria, Domenico ne doit pas être maire. Jamais de mon vivant, un Da Vincenzo...

— Peu importe que vous le voyiez ou non. Jamais vous n'aurez sa classe ni son talent.

— J'ai à faire, ma mère. Permettez-moi de prendre congé. »

William, sans attendre de réponse, et sans même soutenir le regard de sa mère — il ne se souciait pas en revanche de sa femme — s'éclipsa. Margareth maudissait son propre père d'avoir consenti à une union aussi misérable.

*

* *

Les mouches volaient très bas dans la ferme des Da Vincenzo, oppressées par l'atmosphère de plus en plus lourde de cette après-midi, et le ciel de Villemont s'opacifiait de minute en minute.

« Bonjour mademoiselle Bella. »

Gomez, l'homme à tout faire des Da Vincenzo, était un homme puissant dans la force de l'âge, que ses maîtres appréciaient pour sa discrétion et sa grande efficacité. Ses cheveux éclaircis par de longues journées au soleil et son teint mat lui conféraient charme et mystère.

« Bonjour Gomez. Flora est prête ?

— Comme chaque jour, mademoiselle. Mais vous devriez renoncer à sortir aujourd'hui. L'orage menace.

— J'étouffe ici, Gomez. »

Bella se tut. La vue du cheval l'avait comme apaisée. Elle s'avança pour lui caresser l'encolure tandis que Gomez le sellait. Quand il eut fini, il attendit silencieusement, et lorsque Bella se décida, il la souleva facilement par la taille. Elle n'était pourtant plus la petite fille qu'il aidait à monter — d'ailleurs, ce n'était plus vraiment nécessaire.

Aussitôt, elle partit au galop.

*

Le vent ébouriffait sa longue chevelure brune. Les nuages étaient désormais si épais que l'on n'y voyait goutte. Mais Bella poursuivait sa folle chevauchée. Les grondements sourds du ciel, d'abord lointains, rythmaient dorénavant la course de l'animal. La première goutte tomba. Puis une autre. Et très vite, le cuir du veston de Bella et la robe de la jument furent maculés d'eau. La foudre martelait les collines de Villemont. Le vacarme assourdissait la bête. Le cœur de Bella battait la chamade.

Et soudain, un éclair plus violent encore que les autres s'abattit à quelques pas seulement de la jument. Comme frappée de plein fouet, Flora se cabra brutalement. Désarçonnée, la jeune cavalière mordit la poussière. L'animal, pris de panique, heurta violemment un muret qui se trouvait sur sa route et chuta à son tour.

*

« Madre de Dios ! »

Gomez avait enfin trouvé Bella. Elle était transie par la pluie, couchée contre l'animal qui respirait faiblement. Il la saisit par le bras, la tira en arrière. Il sortit sa carabine, l'arma, la posa sur la tempe de Flora et appuya sur la gachette. La jeune fille regarda le sang se mêler lentement à la boue, le regard vide. L'homme la déposa doucement sur son cheval, monta lui aussi et partit rapidement. Sur les joues de Bella, agrippée au Mexicain, nul n'aurait pu distinguer les larmes de la pluie.

à suivre...



Des Chrysanthèmes comme s'il en pleuvait

Bilan de la situasse : Paulot est affranchi par le baveux de la mort d'Eugène Robin, un doulos qui l'avait donné aux perdreaux lors d'un braquage, il y a quinze piges. Il rallège ensuite chez Mado, qui s'est fait dézinguer à grands coups de ramponneaux par deux types. Elle avoue à Paulot qu'elle s'est affalée et que les deux gnaces sont à présent au parfum pour le colibar que Riton a donné à Paulot. Après une virée au kino, Paulot regagne ses pénates.

Chapitre 10

Marrons chauds pour Paulot

Le mahomet traînait dans le plafonnard depuis belle lurette quand je déhottai du paddock. J'étais requinqué de première. De toute façon, plus moyen de pioncer, avec ce marteau-piqueur qui trépigait dans l'arrière-cour. Un sacré schproum que ça faisait ! Les turbins auraient pu boulonner dans la turne qu'ils auraient pas fait plus de foin.

Je balançai un coup de périscope par la gironde. Entre les façades pâles des immeubles, une populace bigarrée polissait l'asphalte. Le populo de fin de morningue, avec la dalle au ventre et le cabas au derche. Midi sonnait quelque part.

Je me préparai un sérieux casse-dalle. De la tortore de pue-la-sueur, charbonneuse dans l'âme. De celles qui te lestent le buffet en deux becquetées. Qui t'affutent la penseuse et te remplument les brandillons.

Je commençai à jouer des mandibules.

*

Le bout de faf était posé sur le burlingue. Mau 17-03. Le numéro ricochait dans ma sorbonne. J'avais tubé les rancards et la mousmé m'avait virgulé le blase et l'adresse de l'abonné. Hélène Verrier, rue des Grands Degrés. Ça perchait entre Maubert et le Quai Montebello. Dans mon ciboulot, ça carburait à toute vibration. Affiché que la polka qui s'était pointé chez Malacria et cette Hélène Verrier, c'était du kif. Restait à vérifier ça *de visu*. D'autant qu'une vilaine envie de décarrer m'avait prise, depuis que les boulots avaient rebiffé à me surchauffer le bulbe à grands coups de piqueur. De la bouillie bordelaise, que j'avais entre les esgour-

des ! J'en prenais plein le cigare.

J'agrichai mon lardeuss pour me débîner au plus vite, enfouillai mon pétard, me drivai vers la sortie et délourdaï.

Deux silhouettes se tenaient sur le seuil.

« Tu tombes bien Paulot, on osait pas sonner. »

*

L'objet cylindrique que je sentais au creux de mon gésier ne ressemblait que de très loin à une queue de casserole. Quant aux deux gnaces, ils n'affichaient pas vraiment la terrine de représentants de commerce, malgré des arguments de vente plutôt convaincants.

À l'autre bout du flingue, un grand imper jaune soutenait une trogne de catcheur tout ce qu'il y a de plus officiel. Tarin, feuilles, cicatrices, tout y était, et les douilles brunes qui lui désordonnaient le frontal étaient loin d'embellir le tableau.

L'autre type était blond, plus petit, avec un bada rabattu sur les lampions, et un petit rictus au coin de la lippe. Il reboucla la lourde derrière lui et mata la piaule. La pétarade du marteau-piqueur faisait trembler les meubles.

« T'as fait du rangement depuis la dernière fois... »

Il plongea une paluche gantée dans la vague de son pardeuss et en tira une arqebuse à silencieux.

« C'est dommage... On va devoir faire un peu de désordre. »

Le catcheur bagota jusqu'à moi et me soulagea de mon artillerie après une rapide barbotte. Et puis il me balança une avoinée en travers de la tronche, pour me faire voir du pays.

Je partis à dame sur la carante du salon. Le bois lâcha l'affaire sous mon poids et fila au renaud. Mais personne

l'entendit, bicauze le barouf du marteau-piqueur. Le gonze me remit en l'air et recommença à m'assaisonner maison. L'emplâtré me ramonait la viande plus sûrement qu'un escadron de B52 et mon aile gauche renaudait salement. Je repris un billet de parterre.

« Arrête ton moulinet, Pierrot. Tu l'empêches de jacter. Je suis sûr qu'il a plein de choses à nous bonnir. »

La dérouillée cessa illico et je retournai au valdingue. Le plancher tanguait. J'avais la cafetière dans le cirage. Malgré le brouillard, je vis radiner deux targettes poussiéreuses. Les grolles stoppèrent au niveau de mes vasis-tas. La voix du gonze tomba de très haut.

« On cherche un colibar, Paulot. Un petit paquet que t'a refilé ton pote Castan. Tu sais ?... Ça nous obligerait que tu l'aboules dans la minute. »

Je mouftai pas. Pas moyen, après une bigorne comac. Le mastar me bicha par le colbac et m'envoya dinguer contre le mur.

« Robert aimerait que tu t'affales, mecton. T'es pas un cave ? T'entraves le jars ? Alors accouche. »

Le blondin était assis devant la bouffardièrre, zyeutant les braises rougeoyantes qui y calanchaient. Et puis il tourna sa frime pâlichonne vers nous.

« Il fait frisquet chez tézig. C'est pas terrible pour les confidences. Ça gèle la menteuse. Ça fige la mémoire. Faut jamais laisser se verglacier la jactance. »

— On lui fait une bouillotte ? dévida le catcheur.

— Je crois qu'on a pas le choix. »

Chapitre 11

Ça sent le roussi

Les deux arcandiers avaient topé pour la technique carlingue. Réchauffer les arpions pour rafraîchir les mémoi-



res. La gégène, c'était leur credo. Leur bath plaisir du dimanche. J'en avais les copeaux, quand je biglais mes panards, à deux doigts de finir en grillades sur-choix. Et puis j'allais bouffer le morcif, c'était affiché. Et là non plus, y avait pas de quoi se palucher. Si je n'avais percuté que pouic au contenu du colibar, probable que les deux fondus en tâtaient plus long que ma pomme.

Le catcheur m'agraffa aux ailes et me driva jusqu'à la cadrière devant la cheminée. Robert s'aboula avec un cordon à rideaux dans les pognes. La vue des braises me délia la bavarde en moins de deux.

« OK, les gars, je fis dans un souf-
fle. C'est bon. Je vais vous le filer ce
pacsif. »

Le mastar me laissa tomber sur la chaise et se redressa, l'air rigolard.

« J'aime mieux ça. Ça me fout tou-
jours des états d'âme de maraver un
collègue.

— Il est où ? jabota l'autre.

— En bas... Dans ma boîte aux let-
tres. »

Le blond enfouilla sa quincaillerie en me reluquant d'un air surpris.

« La boîte aux lettres... Ingénieux...
On aurait pu vaguer dans toute la car-
rée, on aurait été marron. Comme
quoi, on a bien fait de pas te seringuer
d'autor. T'as la carouble ?

— Dans la poche gauche de mon
alpague. »

Le blond sourit et se grilla une cou-
sue, tandis que son camero se penchait
sur la glaude en question.

On tient à peu de choses quand
même. Il aurait suffi d'un rien que je
gagne une entrée gratis pour le jardin
des Allongés. Le zigue se serait tenu
plus à carreau, j'aurais un peu moins
dépoté, je serais à présent en train de
tortorer les pissenlits par la racine et le
jules se serait pas chopé ma rotule en
plein tarin.

Évidemment, il va au cri recta, il
barjaque à te devisser les écoutilles,
mais il laisse quimper son soufflant et
c'est tout ce que je lui demande. Je le
finis d'un bourre-pif bien cadré et il
part éponger son raisiné sur le papier-
peint, à l'autre bout de la cagna. En
moins de jouge, j'ai l'autre loquedu sur
les arêtes, qui me sert une sévère

dérouillée. Il m'offre un aller simple
pour le plancher des vaches que je
m'empresse d'accepter. Plutôt marle de
ma part, vu que ma serrante rencontre
la crosse d'un flingot. Je saisis l'occase
comme elle tombe, me détronche et
défouraille.

Il y eut deux détonations étouffées.
Deux dragées qui sifflèrent à la même
broquille. La première s'enquilla dans
le plancher à deux doigts du gars mézi-
gue. La deuxième vint décorer mon
gnace à hauteur du battant, pile à la
boutonnière, comme une légion
d'Honneur posthume.

Il roula des calots un moment, les
battoirs ballants, et puis une deuxième

valda l'allongea. Pour de bon.

Je restais à suffoquer, le rigoustin
encore chaud, quand je me rappelai
mon poteau le catcheur.

Je jetai un cil mais polop ! Il avait
mis les adjas, en loucedé, kif un
gaspard moulant le navire. La turne
était plus vide qu'un bénouze de
micheton. Mon bras gauche se rappela
tout d'un coup à mon bon souvenir.

Je bouclai la lourde. Et puis je par-
tis dans le coton, pile au mitan de la
carrée, à côté du macchabée.

C'est à ce moment-là que le mar-
teau-piqueur cessa sa gueulante.

à suivre...



Le dernier des Pères Noël

Prenez un jour de printemps, n'importe lequel. Claude, 7 ans, écrit à sa maîtresse : « Aujourd'hui, j'ai trouvé une lettre du père Noël. Je vous l'écris parce que je veux garder la vraie pour moi.

Bonjour mon petit. Je suis désolé de ne pas t'avoir répondu plus tôt, tu sais moi le courrier ça n'a jamais été mon truc. À force de m'abrutir à écrire ces trucs ridicules, à alimenter ma nouvelle image de personnage public, je n'ai presque plus d'autre style que « star décalée en direct du Grand Nord », et encore, en différé plutôt. Mais bon, je vais remiser ma « maison », mes « vacances au soleil » et toutes les dernières blagues sur moi, je vais t'en raconter de belles. Il y a quelques mois, je me souviens que tu m'as demandé des nouvelles ; tu avais même l'air inquiet. Ne t'inquiète pas, donc, tu vas en avoir, et de bonnes.

Tu sais sûrement qu'ici tout le monde se moque de moi, vu le boulot que je fais et le maigre salaire que j'en tire. Le ridicule ne tue pas, mais c'est vrai que c'est un peu la galère ; à mon âge ça va, tu me diras, et c'est justement pour ça que je ne veux pas moisir dans le costume rouge. Ça m'a bien aidé quand il me fallait à tout prix un job, mais maintenant, fini l'emploi-jeune. Moi aussi bientôt je pourrai rire quand les autres m'appelleront « Papa Noël ». Je serai devenu autre chose !

Tu dois te demander comment je vais me démerder pour me débarasser du titre d'homme-sandwich du millénaire. Facile en fait : y a tout simplement eu assez de gens suffisamment généreux pour me laisser, entre autres choses, des mandarines, au pied des cheminées. Des mandarines ! Évidemment, tu ne réalises qu'à moitié ce que ça représente, mais avec ça je peux me payer un des endroits les plus luxueux de ce monde-ci, ou plusieurs à la fois, pour... disons... quelques siècles ? Tu imagines, parfois plusieurs mandarines au même endroit ! Je suis bien arrivé à dissimuler tout ça à tout le monde, et maintenant je peux garder mes sourires et mes efforts pour moi.

Ne sois pas triste, je suis sûr qu'un retour à certaines réalités ne vous fera pas de mal. Après tout, c'est parce qu'on reçoit une chose,

un jour, qu'on en voudrait tous les jours. Mais quand on ne reçoit rien, je suppose que c'est beaucoup plus supportable. Évidemment je ne peux pas être sûr, mais vous verrez par vous-mêmes, n'est-ce pas ? Tiens, ce raisonnement, je peux toujours vous l'offrir ! En espérant que vous ne cogiterez pas trop.

PN

Vous pouvez m'expliquer ? ça veut dire que c'étaient pas mes parents qui... oh non c'est vraiment trop affreux ! Aidez-moi ! Mais ne dites rien à ma maman sinon y von me prendre la lettre, j'en suis sûr.

Le lendemain, la police, vite suivie par des hordes de journalistes, se mit en quête du domicile de la famille de Claude. Mais elle arriva trop tard : les parents avaient déjà découvert l'objet mystérieux, et s'étaient empressés, auprès des bienveillants agents de la CommuniCorp, de la transformer en quelque chose de bien moins mystérieux que les mandarines.

Il était donc trop tard pour étouffer l'affaire. Pas trop tard pour la dégonfler ? Cela signifiait faire le poids face à la CC — aucune chance. Le soir-même, celle-ci avait sorti des cartons le kit spécial guerre nucléaire (il serait toujours temps d'en inventer un autre) : couverture blanche ; le contenu n'en était que plus explosif. Majesté ; non-sens ; efficacité. Tandis que l'euphorie gagnait les salles de rédaction, le monde découvrit, effaré, la double catastrophe qui venait de lui tomber dessus sans crier gare :

1 - Il y avait bien eu un Père Noël.

2 - Il n'y en aurait plus jamais.

Erreur sur toute la ligne !

Mais au bout d'une semaine, comment continuer à vendre des journaux ? Le suicide de l'explorateur britannique qui avait consacré sa vie à la Laponie septentrionale passa pratiquement inaperçu. Il fallut trouver autre chose. Alors on loua, avec le recul, l'aubaine qui était échue à l'hu-

manité, l'occasion d'essayer, d'essayer vraiment, de faire du reste de l'année quelque chose de vivable, puisque le jour magique ne le pallierait plus. Il se trouva bien assez de plumes pour reprendre ce langage de circonstance ; mais cette piste dut aussi être abandonnée et, alors que le cours des mandarines chutait au point de leur donner moins de valeur qu'au papier sur lequel on imprimait les valeurs de clôture, le monde se (re)mit au travail. On retourna à l'usine et au supermarché. La CC s'illustra dès lors dans l'exaltation de ce magnifique effort concerté qui ne manquerait pas de tirer l'Homme de la Merde. Toutes les tribunes appelaient à un effort de tous les instants, de chacun, contre la non-noëlitude. Ça ressemblait beaucoup à ce qu'on appelait « se tuer à la tâche », mais on se fit des raisons, et la CC en donna à ceux qui n'en avaient pas.

Une certaine tension devint palpable à l'approche de l'hiver. L'invention des soldes de la Toussaint avait bien détourné les attentions. Mais chacun, dans l'absence — et l'impossibilité — du débat ouvert, se demandait : que faire « ce jour-là » ? On tentait d'interpréter les occasionnelles « absences-de-lettre-au-père-noël », comme des réactions post-traumatiques. En vain.

On pourra longtemps spéculer sur ce qui serait advenu si... et sur ce qui a causé la réaction en question, mais les faits sont là, accablants : tous les parents ont offert des cadeaux à leurs enfants et, en un mot, ont joué le jeu. Et tous les enfants qui croyaient au Père Noël, et croyaient donc ne plus jamais rien recevoir dans la nuit du 24 au 25, ont compris aussitôt la supercherie. C'est à partir de ce jour-là que l'on vit de plus en plus d'enfants s'amusant du seul carton d'emballage de jouets délaissés, de visages de jeunes parents constellés de bouillie pour bébé au foie gras truffé, ou de jeunes conducteurs planter par dépit la voitu-



re à papa. Cependant, comme on parvenait toujours à « relancer » la bataille contre Non-Noël, et à utiliser les vagues de colère pour diffuser des pages et des pages sur le manque de gratitude des jeunes générations, on laissa faire. On croyait travailler pour s'offrir ce que l'on méritait vraiment. On ne croyait pas si bien croire. Et cela empira, et empira. La diffusion d'idées « saines et bénéfiques » se fit chaque année un peu moins bien. Ce grand et vague projet, on ne voyait plus ce que c'était, ça ne rapportait rien, même pas, surtout pas de mandarines. On ne pou-

vait dire qu'on travaillait à la même chose. Les seuls à y penser étaient ceux qui, se ruinant la vue à refaire des comptes jusqu'à une heure indue, maudissaient en secret leurs sains et honnêtes concurrents. Et puis tout le monde en a eu marre. La CC elle-même ne tarda pas à disparaître, suite à de mystérieuses crises internes. On put ensuite regretter, ou pas, la disparition fautive de combattants, de la bouillie pour bébé au foie gras truffé, des accidents de voiture, des valeurs de clôture, des usines, des idées « saines et bénéfiques », des cartons d'emballage,

des enfants, des voitures, des dinosaures (qui étaient réapparus entre temps), et finalement des parents. On raconte qu'une des dernières communautés connues s'était centrée sur un culte excessif, étonnamment stable et tristement éphémère, voué aux agrumes. La Révélation tenait au fait que les agrumes étaient « juste des fruits » (sic). Heureux ceux qui avaient su garder ce secret aussi longtemps, et jusqu'à la fin.

Fin

P O L A R M A O Ï S T E

Le Saumon pourrit d'abord par la tête

Résumé de l'épisode précédent : l'École normale supérieure est en émoi : le cadavre d'un élève, Brice O'Rama, vient d'être découvert en pièces détachées dans le Bassin aux Ernests. Jules Picon, jeune conscrit littéraire, l'a vu la veille au soir à la K-fêt. Yeux dans les yeux avec une superbe blonde, il dissertait sur une phrase du Grand Timonier : « Le Poisson pourrit d'abord par la tête. » Disciple de Léo Malet, il décide de marcher sur les pas de Nestor Burma et de mettre le mystère knock-out.

Tarama sur canapé

« Le Poisson pourrit d'abord par la tête. » La sentence maoïste, telle une rengaine lancinante, hante l'esprit de Jules. Il n'a qu'une idée en tête, retrouver la jolie fille avec qui Brice O'Rama a parlé la nuit de sa mort. Au fond de lui, une petite voix lui laisse entendre que, s'il veut se lancer dans cette sale aventure, ce n'est pas tant pour faire éclater la vérité et faire régner la justice que pour avoir l'occasion de parler à cette mystérieuse inconnue.

De retour dans sa thurne, Jules, après avoir pris un café serré pour chasser son mal de tête persistant, feuillette l'annuaire pour retrouver l'objet de tous ses désirs : Tara Novykh, A/L 2000, maîtrise d'histoire sur le baron Roman Fiedorovic von Ungern-Sternberg. Rien de plus, mais ces quelques lignes suffisent pour éclairer d'une manière aussi vive qu'inattendue l'esprit de Jules. Sa rapidité de réflexion, après tous les Picon-bière absorbés la veille, laisse entrevoir une solide résistance à l'alcool, nouvel atout à mettre au crédit de notre héros et qui lui rendra par la suite bien des services.

Mais n'anticipons pas. Si Jules a été nourri, dès sa plus tendre enfance, au lait noir des séries de la même couleur, il a découvert vers sa quinzième année les *Corto Maltese*. La crise d'adolescence de cet élève en tête de classe se cristallisa autour du marin de BD, ou plus exactement autour de sa boucle d'oreille à l'oreille gauche. Jules rêvait de porter un tel anneau qui évoquait pour lui le romantisme et l'aventure. Mais les parents de Jules, bien que tous deux fussent syndiqués au SNES, se révélèrent d'affreux bourgeois réactionnaires qui lui opposèrent un farouche veto... Jules désespéré dut se contenter d'une paire de chaussettes Corto. Toujours est-il que dans *Corto en Sibérie*, le héros de BD croise le Baron von Ungern, dit « le Baron fou », général de l'armée blanche qui lança en 1917 contre les troupes rouges et chinoises sa division de cavalerie asiatique composée de quelques milliers de Russes, Cosaques, Bouriate et Tibétains pour reconstituer l'Empire de Gengis Kahn. Étrange, se dit Jules. Quel rapport entre le Baron fou et Mao ? Il y en a-t-il seulement un ?

Durant ces quelques réflexions, l'heure a tourné et Jules se trouve face à un dilemme cornélien : aller en cours à la Sorbonne suivre un passionnant cours de logique sur la complétude



D'un geste négligent, il se noue une écharpe autour du cou et allume sa pipe pour se donner une contenance



entre la syntaxe et la sémantique ou aller frapper à la porte de la belle Tara. Offrant un exemple pitoyable à tous ceux qui liraient ces lignes, Jules décida qu'après avoir trahi Heidegger en oubliant la question de l'Être, il pouvait se permettre de faire une entorse à l'impératif catégorique kantien. Comme tout philosophe, il n'en est pas à un sophisme près et il se dit que mener une enquête n'est rien d'autre que résoudre un problème de logique.

« Sera-t-elle là ? » se demande Jules en se donnant un coup de peigne devant sa glace et en s'aspergeant d'eau de toilette (au cas où...). D'un geste négligent, il se noue une écharpe autour du cou et allume sa pipe pour se donner une contenance. Que lui dira-t-il ? Devra-t-il lui présenter ses condoléances ? Ou la consoler ? Tara crèche au couloir vert, sur sa porte une gravure représente le Transsibérien. Quelques notes de musique se font entendre, Moussorgski, *Dans les steppes de l'Asie profonde*. Il frappe. On ouvre. Elle est là.

Très belle, le teint aussi pâle que ses yeux sont cernés. Ses cheveux blonds sont relevés en chignon vaporeux. Un chemisier violet laisse entrevoir sa gorge naissante, une jupe en velours dévoile pudiquement ses jambes longilignes. Jules note tous ces détails d'un seul coup d'œil et lui dit simplement : « Je voulais te parler de Brice. » Un éclair d'inquiétude passe dans ses yeux, elle regarde rapidement dans le couloir pour voir si personne n'est là et le fait entrer rapidement dans sa chambre. « Je ne sais rien, je n'ai rien à dire, que voulez-vous ? » dit elle en allumant une cigarette avec nervosité.

La chambre est aménagée avec goût, mais le plus incroyable désordre y règne : un nombre incalculable de livres jonchent le bureau et le parquet. Des livres d'histoire pour la plupart, sur la Chine et sur la Russie. Tara s'assoit sur le canapé qui occupe une bonne partie de la pièce, Jules l'y rejoint sans qu'elle l'en ait prié. Un magnifique canapé, mœlleux à souhait, couleur bleu nuit. Leurs mains se frôlent, sans que Tara semble s'en apercevoir.

« Je veux t'aider.

— À quoi ? Que pourrais-tu faire ? Qui es-tu ? »

Jules se présente, et joue cartes sur table. Il lui dit qu'il a entendu la conversation qu'elle a eue avec Brice, qu'il brûle de la connaître et (accessoirement, mais ça il ne lui dit pas) de retrouver l'assassin. Tara se détend peu à peu, elle allume un bâtonnet d'encens avant de se renfoncer dans les coussins du canapé et lui dit que Brice était le frère d'une amie. D'origine irlandaise, comme l'indique son patronyme, il achevait sa scolarité à l'École en préparant une thèse de sociologie sur la survivance des mouvements druidiques, en particulier sur la cérémonie qui réunit à Stonehenge lors de chaque solstice d'été plusieurs centaines de participants. Les larmes semblent prêtes à jaillir.

« Quel rapport avec Mao ? »

Tara détourna la question, puis finit brusquement, devant son insistance et sa remarque pleine de bon sens suivant laquelle parler la nuit de sa mort de poisson pourri et se retrouver au matin la tête scalpée au milieu des poissons rouges n'était pas tout à fait dénué de rapport, par se lever, par prendre le petit livre rouge qui traînait sur son bureau et par lire la page 258. « Vous ne pouvez pas résoudre un problème ? Eh bien ! Allez vous informer de son état actuel et de son historique ! Quand votre enquête vous aura permis de tout élucider, vous saurez comment le résoudre. Les conclusions se dégagent au terme de l'enquête et non à son début. Il n'y a que les sots qui, seuls ou à plusieurs, sans faire aucune enquête, se mettent l'esprit à l'envers pour

« trouver une solution », « découvrir une idée ». Sachons bien qu'aucune bonne solution, aucune bonne idée ne peut sortir de là. »

Et en ouvrant la porte de sa chambre, pour lui signifier son congé, elle se contenta de lui dire : « N'oublie pas, l'historique avant tout ! » Jules troublé ne dit rien mais brusquement se penche vers elle et l'embrasse sur le coin de la bouche. Tara le repousse doucement et lui dit simplement : « À demain. »

Qui est-elle ? se demande Jules en regagnant ses pénates. Une aventurière ? Une jeune fille fragile ? Comment comprendre que lorsqu'on fait une maîtrise sur un russe blanc, on connaisse sur le bout des doigts son petit livre rouge ? L'histoire, certes, mais où chercher ? Jules ne rêve que d'une chose, retrouver la douceur d'un canapé avec Tara à ses côtés.

Et Brice, qui était-il ? Pourquoi s'est-on acharné sur son corps avec tant de cruauté ? S'agissait-il d'un rite sacrificiel ?

Jules descend dans la Cour pour aller s'aérer et prend le BOcal qui vient de sortir au passage. Il le lit nonchalamment, quand son regard est arrêté par une petite annonce elliptique : « Tarama sur canapé ».

Aussitôt (l'esprit de Jules est particulièrement vif aujourd'hui), il comprend que la petite annonce fait référence au canapé si confortable de la belle Tara et que du tarama au poisson maoïste, il n'y a qu'un pas. Est-elle en danger ? Il se précipite au couloir vert, frappe à la porte de la jeune fille, personne...

à suivre...



Les « cadenas » de l'ErNeSt

Bientôt nous changerons de monnaie ; déjà nous avons changé d'ErNeSt. L'occasion pour Le Poisson Mort de rendre hommage à notre hebdomadaire favori qui, à l'instar de nos billets de banque, regorgeait naguère d'astuces diaboliques rendant impossible toute falsification. Démonstration.

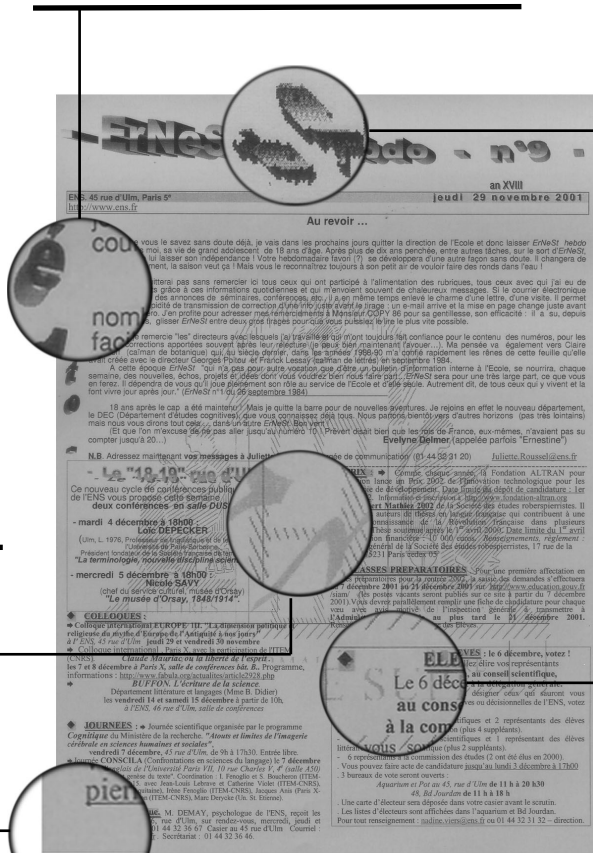
Les 5 « verrous » de l'ErNeSt vus à la loupe

Le filigrane. Le nec plus ultra en matière de sécurité. Au premier abord, ce n'est que l'emblème de l'École. On pourrait croire qu'il n'est là que pour rendre la lecture de l'ErNeSt impossible. Mais les ingénieurs de l'ErNeSt ont pensé à tout. Pour déjouer les ruses des faussaires, ils ont créé une technique infalsifiable ! L'emblème est formé d'une infinité de caractères chiffrés énumérant les décimales de e^π . Les cryptographes les plus habiles de l'École se sont attaqués au problème... sans succès.

Le Vert. On ne le trouve que dans une échoppe de la rue Claude Bernard, « Copy 86 », où on l'appelle « Vert Ernest ».

Les titres en relief. Trois encres noires différentes, venues des quatre coins des cinq continents, ont été soigneusement sélectionnées et mêlées obtenir ces niveaux de gris inimitables qui confèrent aux titres de l'ErNeSt ce relief et cette profondeur sans égal.

Le style. Inimitable ! À la rédaction nous avons nous-même essayé : en vain ! Les innombrables « cadenas » que recèle le texte même de l'ErNeSt rendent tout plagiat impossible. Mention spéciale aux fautes de typographie disséminées çà et là de manière aléatoire.



Les Poissons. Ce procédé était un des « verrous » les plus inviolables des billets de 50 F (Dieu ait leur âme !). Les chercheurs de l'ErNeSt l'ont repris pour conférer à notre journal favori son invulnérabilité. Les pirates n'ont qu'à bien se tenir.

Les puces. Leur couleur change en fonction de l'angle de vue. Cette technologie révolutionnaire repose sur un procédé hardi : les techniciens de l'ErNeSt ont incrusté plusieurs centaines de points coulés dans une encre anisotrope. Cerise sur le gâteau, un fond gris encadre la puce ainsi que les titres des sections, soulignés par ailleurs par une ombre blanche.

Et la relève ? Comme vous avez tous pu le constater, aucun de ces trésors d'ingéniosité n'a été conservé dans la nouvelle version de l'ErNeSt : les techniciens ont odieusement été mis en retraite, laissant la place à une nouvelle équipe au laxisme coupable. Non contente d'avoir aboli l'intégralité des « verrous » qui faisaient la fierté des normaliens, elle a sciemment repris la police la plus utilisée de l'École (que l'ont peut notamment voir dans **ParAgeS**, Le Poisson Mort, sur les affiches officielles du COF ou encore dans les ouvrages de la bibliothèque des lettres) mettant ainsi les techniques de falsification à la portée du premier venu. Pour quelles raisons l'administration a-t-elle ouvert cette brèche à la nouvelle délinquance ? D'aucuns voient derrière ces manœuvres l'ombre du ministre et son plan « Ulm Troisième Millénaire », fossoyeur des classes préparatoires et de la républicanité des concours garantie par les principes de la Fonction Publique, traînés dans la boue par des institutions inégalitaires, qui distinguent en particulier les universités dites « pôles d'excellence ». Une bien triste évolution qu'on ne peut que déplorer.



Conte de printemps



Mon nom est Tiffany Flowers. J'ai 17 ans. J'habite à Athens, une petite ville paisible en Floride. Ce que vous allez lire est mon histoire. Elle pourra vous paraître terrible, vous en tremblerez sans doute, il y aura des moments où vous aurez envie de refermer ce livre tellement vous aurez peur. Mais surtout n'oubliez jamais : l'amour triomphe de tous les obstacles.

Tout d'abord, laissez-moi vous présenter mon école. Imaginez un beau jardin dans un compus verdoyant, par une radieuse journée de printemps. Lui, c'est Jason. Il est capitaine de l'équipe de football, et il a une décapotable bleue. Lui, c'est Burt. Il vient en bus le matin, mais il est quand même gentil. Ah, et il y a aussi Cindy la rousse. Elle a un tempérament volcanique, et j'ai toujours senti qu'elle était un peu jalouse de moi. Mais n'anticipons pas.

Tout a commencé par une belle matinée de printemps. C'était pendant le cours de Mme Lipton, notre prof de Géographie. J'aime bien la Géographie parce que Mme Lipton est toujours gentille avec moi. Je crois que je suis sa préférée. Tout à coup, Jason est entré dans la classe. Il avait son beau costume noir de quand il avait été au Bigdil. Il a fait des grands pas à travers la classe, puis il s'est mis à genoux, a retiré ses lunettes de soleil et a dit : « Tiffany ma douce, serez-vous ma Pénélope, et serai-je votre Ulysse lors du bal de promo ? » J'ai bien sûr accepté avec joie : c'est un tel gentleman. Mais à la fin du cours, Mme Lipton m'a prise à part et m'a dit : « Beau costume et belle voiture. Sont qualités bien secondaires, Le vrai prince charmant ma chère se reconnaît à son cœur pur. » Je sentais bien que cela devait vouloir dire quelque chose, mais quoi ?

Je méditais encore ce que m'avait

dit Mme Lipton tout en marchant vers le restaurant scolaire. Ce jour-là, c'était mon plat préféré : de la purée de pommes de terre. C'était vraiment une belle journée. D'ailleurs Cindy la rousse m'avait invitée à sa table. Nous avons parlé de plein de choses, et j'ai cru que nous deviendrions les meilleures amies du monde. Elle m'a demandé d'aller chercher du sel, alors je l'ai fait, parce que c'est ça l'amitié. Mais quand je suis revenue, et que j'allais entamer ma purée, Burt s'est jeté sur ma fourchette et m'a dit :

« Non, Tiffany ! Ne fais pas ça ! C'est du navet !

— Hein ? !

— Oui, j'ai tout vu : Cindy la rousse a remplacé ta bonne purée de pommes de terre par une purée de navets !

— Mais c'est impossible ! Pourquoi ferait-elle une chose aussi horrible à sa meilleure amie ?

— L'écoute pas, Tiff, il est fou ce type, et en plus ses fringues sont moches.

— Ah bon ? Alors si ce ne sont pas des navets, mange-en, toi ! »

Alors Cindy s'est écroulée en sanglots : « Oui c'est vrai. J'ai fait ça parce que j'étais jalouse. Tu es si populaire ! Oh ! mon dieu j'ai honte ! »

Puis Jason s'est approché et a dit : « Cindy, tu es méchante » Heureusement qu'il était là.

Mais je n'étais pas au bout de mes peines.

Le jeudi suivant, après le cours de natation, nous avions cours de Maths avec Mr. Raymond. Il passe son temps à se moquer des filles parce qu'elles ne savent pas faire les intégrales. Mais qu'est-ce qu'on y peut, nous ? C'était presque la fin quand tout à coup Cindy (encore elle !) s'écria : « Oh la la, regardez dans le sac de Tiffany, elle a piqué les chaussettes du gros Morton, elle est amoureuse ! » Et quand j'ai ouvert mon sac pour vérifier, quelle ne fut pas ma

stupeur de tomber nez-à-nez avec ces horribles chaussettes qui puaient des pieds au milieu de mes fiches de lecture !! J'étais au bord des larmes. Tous les autres de la classe ricanaient. Quelqu'un derrière moi a dit que je devrais avoir honte.

Je me doutais bien que c'était un coup du tempérament volcanique de Cindy, mais comment le prouver ? C'est alors que Burt intervint : « Attendez ! Il y a un cheveu roux sur cette chaussette. Et la seule rousse de la classe, c'est... CINDY ! » Jason ajouta : « Aaaaahhhhh, Cindy, t'es crade ! » Heureusement qu'ils étaient là.

Cette fois, j'étais bel et bien tirée d'affaire avec Cindy : plus personne ne la croirait maintenant. Mais je ne voyais toujours pas ce que Mme Lipton avait bien voulu dire.

C'est alors qu'une semaine plus tard arriva le bal de promo. Pour un beau bal, ce fut un très beau bal. Jason est venu me chercher en limousine, avec un beau costume blanc : il avait bien fait les choses. Et quel danseur ! Tout se passait vraiment très bien. C'est quand le monstre s'est mis à manger tout le monde que ça a commencé à se gâter. Des méchants sont arrivés et ont dit : « Nous sommes des ennemis de la liberté ! Nous allons avec notre monstre détruire tous les bals de promo, symboles de la liberté ! » C'était vraiment un monstre horrible : il sentait très mauvais, il bavait partout, et en plus il mangeait tout le monde. Je criais très fort et le monstre s'approchait de moi, et là Burt lui a jeté son verre de coca-pomme dans la bouche droite, alors forcément il a explosé. Et les ennemis de la Liberté sont partis en courant. Comme tout le monde était mort, cette belle soirée était déjà terminée. Alors j'ai dit à Burt : « Burt, tu me ramènes ? » Après tout, il l'avait bien mérité. « Oh ! avec plaisir, le 38 passe dans un quart d'heure. » C'est à ce moment que Jason est sorti des toilet-



tes. Il a tout de suite compris ce qui s'était passé : « Putain ça craint ici, ils sont tous morts ! Ah ben bonjour l'ambiance ! Je te ramène Tiffany ? » J'étais sauvée. « Merci beaucoup Burt, tu m'as sauvé la vie. Mais tu sais, de nos jours, l'insécurité va galopante, alors je me

sentirai mieux dans la voiture de Jason ».

Puis nous vécûmes heureux et eûmes beaucoup d'enfants. Et un soir que je m'ennuyais au coin du feu avec les enfants pendant que Jason dormait au bureau parce qu'il avait beaucoup de

travail, je me suis rappelé le quatrain en octosyllabes de Mme Lipton. Alors j'ai compris que j'étais vraiment trop conne.

Fin

ON NOUS ÉCRIT

Courrier des lecteurs

Jourdanais, les oubliés de la fête ?

Il est un pays lointain, où soufflent les blizzards cruels de la solitude et du terrible abandon. Même pas d'enfants dans cette contrée que Noël oublie : non, ce n'est pas un conte de Noël, car l'espoir en est absent, impossible.

Là-bas en Jourdanie, la survie d'un enfant, ou même d'un adulte au cœur insouciant serait condamnée. Là-bas, *Le Poisson Mort* ne passe plus. Il n'y aura plus jamais de grande lueur à l'Est (du côté du RER) pour les déportés des camps de l'agrégation.

Et pourtant, dans cette colonie aujourd'hui oubliée, il y avait place pour l'ambition farouche de pionniers héroïques : une terre vierge, des pelouses intactes, des bâtiments vierges de

l'histoire poussiéreuse qui submerge et accable aujourd'hui la civilisation normalienne, jadis si glorieuse (n'oubliez pas la diérèse à glori-euse syouplait). En ces lieux que le destin avait semblé forger pour une nouvelle conquête — tout était à construire — de pâles êtres désormais errent, loin de toute chaleur, loin de tout poissons et véritablement morts pourtant.

Horrible illustration de la sécheresse des temps post-modernes, qui nous interpelle dans le fond très profond de notre vécu intime et spoldaire, en cette veille de réjouissances collectives et cathartiques que nous n'osons appeler fêtes tant c'est bien connu nous ne savons plus les faire et même que c'est vachement embêtant dans la mesure où je ne sais plus non plus finir une

phrase — mais le désespoir m'étreint.

Quel nouveau rédempteur saura se pencher sur cette fracture plus que sociale, existentielle ?

Envoyez vos dons à PMJPNP (Poisson Mort à Jourdan, Pour que Noël soit possible).

Réponse

Le Poisson Mort a vocation à être un journal de proximité. Il est donc intolérable que les Jourdanais soient ainsi négligés. Cette fracture culturelle se doit d'être comblée. Sachez donc, chers amies Jourdanaises et chers amis Jourdanais, que nous vous avons compris et entendus. Des efforts avaient déjà été entrepris dans le sens d'une meilleure répartition des richesses culturelles lors de la parution de Branchy. Ils seront bientôt une réalité quotidienne pour tous les Expatriés puisque la base souveraine a débloqué 1 milliard de Francs pour combler ce fossé d'un autre âge qui empêche les Jourdanais et les Monrougeois de profiter des fruits de la croissance, car les prérogatives de notre beau journal se doivent de prendre en compte les attentes légitimes des Jourdana

EN BREF

Carnet

Arrivées

M. et Mme Elnépa-Cavalier ont la joie de faire part de la naissance du petit Peter-Hans.

M. et Mme Absolu et leurs enfants se réjouissent de l'arrivée du petit Abdelatif.

M. et Mme Hodeaux-Larre ont l'extrême joie de vous faire part de la venue au monde de leur fils aîné, Petr.

Départs

M. et Mme Douille déplorent le décès, dans un accident stupide et malencontreux, de leur jeune fils Tristan.

Épitaphe

D'Un Étudiant Clermontois Qui Par Son Opiniâtreté Se Fit Avocat Au Barreau De La Capitale

Ch'est en en chiant qu'on devient Chichéron.

COCO LE CORBEAU, SUITE... OU PAS.





BRAHH



- Ont participé à ce numéro :**
- Diane Bénézech
 - Mathieu Bonzom
 - Céline Bonicco
 - Laurent Coolen
 - Béatrice De Gasquet
 - Élise Dumont
 - Fabienne Gallaire
 - François Guéritaud
 - Alexandre Hobeika
 - Jean-Olivier Irisson
 - Aurélien Langlois
 - Benjamin Leperchey
 - Blaise Li
 - Sébastien Lion
 - Charly Louët
 - Thierry Mora
 - Olivier Ritz
 - Julien Schuh



LE POISSON MORT
 attend vos articles

N'hésitez pas à nous transmettre des suggestions ou des articles. Le plus simple est de les envoyer par mail à l'adresse suivante : **Poisson.Mort@ens.fr**

Le contenu des comités de rédaction et toute l'actualité du *Poisson Mort* sont disponibles sur internet : <http://www.eleves.ens.fr/cof/pmort>